

SIOBHAN CURHAM



Flammarion jeunesse



STEVIE

Stevie doit faire face à la
dépression de sa mère.

*Je jette un coup d'œil vers Hafiz.
Il se marre sans bruit. Des fossettes
apparaissent de chaque côté de sa bouche
et ses yeux turquoise brillent.
Il me donne envie de rire, moi aussi.*

*Je l'ai remarquée à la seconde
où je l'ai vue assise toute seule,
les sourcils froncés. S'il y avait eu une
bulle de bande dessinée au-dessus
de sa tête, on aurait pu lire:
Je voudrais être ailleurs.*



HAFIZ

Hafiz a fui son pays
déchiré par la guerre.



ENSEMBLE,

ils vont retrouver l'insouciance qui manquait à leur vie.

N'OUBLIE PAS
de penser
A
DEMAIN



SIOBHAN CURHAM

N'OUBLIE PAS
de penser
À
DEMAIN



Traduit de l'anglais par Marie Hermet

Flammarion jeunesse

Titre original : *Don't stop thinking about tomorrow*

Copyright © 2018 Siobhan Curham

Published by arrangement

with Walker Books Limited, London SE11 5HJ

All right reserved. No part of this book may be reproduced, transmitted, broadcast or stored in an information retrieval system in any form or by any means, graphic, electronic or mechanical, including photocopying, taping and recording, without prior written permission from the publisher.

© Flammarion pour la traduction française, 2019

87 quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

ISBN : 978-2-0814-9576-0

*Pour Jack Curham.
J'ai été si heureuse et honorée
de te regarder trouver ton histoire...*

*« Ma vie est une belle histoire,
heureuse et pleine de rebondissements. »*

Hans Christian Andersen

Stevie

Anne Frank. Malala. Stevie Nicks. Je me répète ces noms tout bas dans mon lit, les yeux rivés sur une fissure du plafond. Je voudrais pouvoir y disparaître comme le génie dans sa bouteille. *Anne Frank. Malala. Stevie Nicks.*

Je fais ça chaque fois que le trac menace de me rendre malade – avant un examen de maths, ou une séance de sport, ou un rendez-vous chez le dentiste, quand je sais qu’il va falloir passer sous la roulette. Je récite le nom de mes héroïnes pour me rappeler que les pires épreuves sont faites pour être surmontées. Si Anne Frank n’a pas perdu espoir malgré les nazis, si Malala a pu défier les talibans et Stevie Nicks se libérer de son addiction à la cocaïne avant d’écrire la plus magnifique chanson qui soit sur le sujet, je dois pouvoir affronter le jour de la rentrée.

Quand j’entends Brayanne commencer son chant matinal, je me lève pour aller à la fenêtre. Brayanne, c’est le nom que j’ai donné au goéland qui s’installe chaque matin sur le toit de la maison en face de la mienne : il braille comme un malade jusqu’à ce qu’il

ait réveillé tout le quartier. Ou qu'il m'ait réveillée, moi, en tout cas. Brayanne est perché à son poste favori, en haut de la cheminée ; son bec jaune vif s'ouvre et se ferme comme un piège. Je pousse la fenêtre pour me pencher dehors. L'air est humide, avec un arrière-goût de sel. Ma mère et moi habitons un cottage ancien dans une ville ancienne, Lewes, à une douzaine de kilomètres de la côte. Ma chambre est nichée sous le toit. Quand nous avons emménagé ici, il y a deux ans, le plafond bas et mansardé me rendait claustrophobe. C'est un peu comme vivre dans une caverne. Maintenant, j'adore.

Je jette un coup d'œil dans cette pièce qui a été mon refuge pendant des vacances d'été aussi pluvieuses qu'interminables. Est-ce ainsi que les condamnés regardent leur cellule avant d'entrer dans le couloir de la mort ? Je me demande s'ils ressentent aussi cette espèce d'amour soudain pour tous les objets qui les entourent. Tout à coup, je déborde d'affection pour mes vieilles étagères surchargées de livres, mon fauteuil défoncé, et même pour la tache d'humidité sur le mur, celle qui ressemble à un portrait de Jésus... Jésus avec une crête punk sur le crâne. À la pensée de me séparer de ma guitare chérie, calée contre le fauteuil, j'ai le cœur brisé. Je pose une main sur la commode de chêne en examinant ma collection d'accessoires rétro : gourmettes, grandes créoles des années 1980, bracelets de cuir clouté. Les restes de mon dîner d'hier, des croûtes de tartines, traînent à côté des bijoux. À la veille de la rentrée, je ne pouvais rien avaler d'autre,

et ça tombait bien, parce qu'il ne restait qu'un demi-pain en tout et pour tout dans le placard de la cuisine. Mais quand mon regard se pose sur mon électrophone vintage pour disques vinyle, mon humeur s'éclaircit d'un coup.

Sur le manteau de la minuscule cheminée, je prends mon *Petit livre de la sagesse en chansons* pour le feuilleter, à la recherche de la chanson qu'il me faut, là, maintenant. Les pages sont toutes cornées. Une chanson va me sauver de la terreur qui me tord le ventre, c'est sûr. À la page *CHANSONS QUI RENDENT HEUREUX DE VIVRE*, la première de la liste est une chanson des Waterboys qui date de 1985 : *The Whole of the Moon*. Je fouille dans la pile adossée à la cheminée jusqu'à ce que je trouve le disque en question. Je le fais glisser hors de sa pochette et je le pose sur la platine en respirant sa bonne odeur de vinyle. Ensuite, je soulève doucement le bras du tourne-disque pour le placer sur le premier sillon. Quand l'aiguille se pose et que les premiers grésillements sortent des haut-parleurs, je sens la tension accumulée en moi s'éloigner un peu. L'année qui vient ne sera peut-être pas si terrible, après tout. Priya a pu subir une transplantation de personnalité, le gouvernement a peut-être décidé de bannir les devoirs, et les profs auront peut-être envie de devenir intéressants. Quand les poules auront des dents, ou un dicton idiot de ce genre. J'endosse mon uniforme en écoutant la musique. Je veux être le genre de personne qui a inspiré le chanteur : quelqu'un qui voit la lune entière

et pas seulement un quartier. Mais c'est si difficile quand le ciel est recouvert de nuages noirs.

Le nuage

De ta tristesse

Éclipse

La lumière

De...

Les premiers mots d'une chanson surgissent au hasard dans ma tête, et je me retiens pour ne pas me précipiter vers ma guitare. Ce n'est pas le moment de faire de la musique ! Il faut que je me prépare pour mon exécution. En boutonnant mon chemisier d'uniforme, je découvre qu'il a du mal à se fermer : entre deux boutons, on voit carrément mes seins qui s'arrondissent toujours plus. Arrêtez de pousser, s'il vous plaît ! Je les supplie, parce que je n'ai pas les moyens d'avoir plus de poitrine. Ma mère n'avait pas d'argent pour m'acheter un nouvel uniforme cet été, alors je suis obligée de porter le vieux de l'année dernière. J'enfile mon pull par-dessus en espérant qu'il ne fera pas trop chaud aujourd'hui. Heureusement, ma jupe me va bien. On dirait même qu'elle est un peu large. Sans le déjeuner gratuit de la cantine, j'ai perdu du poids au niveau des hanches pendant les vacances. Une fois habillée, je m'attache les cheveux et je m'assieds sur mon lit avec ma trousse à maquillage à portée de main. Ma frange me retombe sur les yeux juste comme j'aime. Je la repousse sur un côté avant de fourrager dans ma trousse à la recherche de mes peintures de guerre. Mon eye-liner noir est usé jusqu'au manche, mais il en

reste encore assez pour me dessiner un œil de biche version Siouxsie Sioux. Évidemment, que je prenne le look d'une star punk des années 1980 a failli coller une dépression à Priya, pauvre petite chose. Tout ce qui ne ressemble pas à son idéal lissé et photoshopé à mort la déprime, la pauvrete.

À la fin de la chanson, je vais sur le palier écouter ce qui se passe dans la chambre de ma mère. Elle ne se lève pas aussi tôt d'habitude, mais comme c'est le premier matin de la rentrée, elle a peut-être mis son réveil. La maison est silencieuse. Je descends à la cuisine. Même s'il fait très chaud dehors, notre cuisine est toujours froide. Les dalles de pierre sont glaciales sous mes pieds nus. J'allume la bouilloire en regardant la cour à travers les vitres sales. Quand nous nous sommes installées à Lewes il y a deux ans, après la mort de papa, ma mère a promis d'aménager cette petite cour avec des pots de fleurs, un treillis pour le chèvrefeuille et un jardin d'herbes aromatiques. Mais sa dépression a pris le dessus et la cour s'est transformée en dépotoir. Un vieux matelas, un poste de télévision cassé et un nombre incalculable de sacs-poubelles bourrés s'entassent le long du mur. Ça m'est égal. Lewes a ça de bon : la ville regorge d'endroits sympas pour traîner hors de chez soi. Je prends deux tasses sur l'évier, j'y dépose deux sachets de thé. Puis je glisse deux tranches de pain dans le grille-pain ; je suis trop tendue pour prendre un petit déjeuner, mais je vais porter le sien à maman pour être sûre qu'elle mange quelque chose pendant mon absence.

Je porte le thé et les toasts au premier. Quand je vois devant moi la porte close de la chambre, mon cœur se serre. J'ai vu une annonce sur YouTube pour une campagne sur la dépression, qui parlait de « maladie invisible ». Je pense que ça soulignait le fait que les symptômes physiques ne sont pas apparents comme ceux d'une méningite, par exemple, mais pour moi, la dépression de ma mère est parfaitement visible. Je pose ma tasse par terre avant de frapper. Pas de réponse. J'ouvre et je fais un pas à l'intérieur. Il fait sombre, ça sent le renfermé, un mélange de sommeil et de vieille sueur.

— Bonjour maman, je t'ai préparé ton petit déjeuner ! je lance d'un ton plein d'entrain, en déposant la tasse et la soucoupe sur la table de nuit.

Ma mère marmonne quelque chose et roule sur un côté. J'entrouvre les rideaux ; un mince rayon de soleil entre dans la pièce comme un projecteur et vient éclairer une pile de vieux magazines posés près du lit. Ce sont de vieux numéros du magazine de musique pour lequel travaillait mon père. J'en ai le souffle coupé. Elle a encore passé la soirée à regarder ses souvenirs d'avant, avant la mort de papa. Je ne sais pas pourquoi elle continue, ça ne fait qu'empirer son chagrin.

— Je t'ai fait des toasts, j'annonce à la forme emballée dans les draps.

La forme émet un grognement.

Pendant un instant, je ressens le besoin irrésistible de grimper dans le lit à côté d'elle, de me cacher du monde sous son duvet à fleurs, comme elle le fait elle-même

depuis des mois. Mais si je cède à la tentation, qui va s'occuper de nous ? Il faut que je tienne le coup. Il faut que je sois forte. Je me récite mon refrain, *Anne Frank*, *Malala*, *Stevie Nicks*, et j'annonce à voix haute :

— Bon, je vais me préparer pour aller au lycée, alors.

— Au lycée ?

Ma mère se redresse. Ses cheveux bruns emmêlés se répandent sur ses épaules.

— Oui, c'est la rentrée aujourd'hui, tu te souviens ?

— Ah oui, bien sûr...

Une expression de panique passe sur son visage, et aussitôt je m'en veux de la laisser seule.

— Je ferais mieux d'y aller...

J'attends un peu, en espérant qu'elle va me demander de rester. C'est elle, le parent, après tout. Si elle me dit de rester avec elle, je serai obligée de lui obéir.

Mais elle se contente de hocher la tête et de se glisser sous la couette.

Je ravale la boule qui me monte dans la gorge en me dirigeant vers ma chambre. La photo de ma « vraie mère » me regarde depuis le manteau de cheminée. Elle a été prise quand j'étais petite, à l'époque où elle voyait la vie comme une aventure et pas comme une malédiction. Elle est assise sur une balançoire, dans un jardin public ; ses cheveux coupés au carré sont teints en bleu, son visage respire le bonheur. En enfilant mon vieux blazer effrangé aux manches et mes chaussures hors d'âge, je me sens rétrécir jusqu'à presque disparaître.

Avant de descendre, j'ouvre la porte de la chambre de maman pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Les rideaux

ont été refermés. L'assiette avec les toasts est toujours à côté du lit, intacte. Je respire un coup et je me force à me redresser de toute ma taille.

— À tout à l'heure !

— Oui, à tout à l'heure, marmonne maman.

Elle se détourne et rabat la couette par-dessus sa tête.

HAFIZ

Un jour, je devais avoir à peu près huit ans, mon père m'a appelé pour que je vienne le rejoindre sur la terrasse du toit de notre maison en Syrie.

— Il faut que je te dise quelque chose, a-t-il annoncé en me faisant signe de m'asseoir à côté de lui, sur les carreaux de terre cuite chauffés au soleil.

Le soleil se couchait, les cigales allaient bientôt se taire mais l'appel à la prière se répercutait de toit en toit depuis la mosquée.

— Ce que je vais te dire changera ta vie pour toujours, si tu choisis d'y croire, a mystérieusement annoncé mon père.

— Tu vas me dire comment réussir un penalty parfait ?

J'étais déjà atteint par le virus du football et je rêvais de connaître les secrets qui me hisseraient au rang de mes héros Ronaldo et Beckham.

Mon père a ri en faisant signe qu'il s'agissait de tout autre chose.

— Non, mon fils. C'est quelque chose de plus important encore que le sport.

J'ai froncé les sourcils. Pour moi, il n'existait rien au monde de plus important que le football.

— Qu'est-ce que c'est, alors ? j'ai demandé.

— Il existe une histoire à découvrir en chacun d'entre nous, a-t-il répondu.

J'ai attendu la suite. Il devait bien y avoir autre chose. En fait, non, mon père restait assis là avec un sourire entendu sur les lèvres.

— C'est tout ? ai-je demandé.

Ça n'avait rien d'une grande nouvelle. Ce n'était même pas intéressant. Mon père est écrivain de profession. Il est le descendant d'une longue lignée de conteurs arabes, comme il aime le préciser en toute occasion. Ce n'est pas une histoire qu'il a en lui, mais des milliers d'histoires. Il m'a même donné le nom de l'un de ses auteurs préférés, le poète persan Hafiz, qui vivait au quatorzième siècle.

— Il existe une histoire à découvrir en chacun d'entre nous, a-t-il répété en allumant sa pipe à eau.

— Tu veux dire que tout le monde est capable de raconter une histoire ?

— Chacun naît avec une histoire, là, à l'intérieur, a-t-il dit en posant une main sur son cœur.

— Je ne comprends pas.

— Il y a une histoire en toi, Hafiz, une histoire avec laquelle tu es né. Une histoire qui t'aidera énormément au cours de ta vie, et qui te permettra de surmonter les épreuves qui t'attendent.

— Tu vas me la raconter ?

J'étais déçu de ne pas connaître le secret du penalty parfait, mais j'adorais les histoires de mon père, leurs personnages colorés, et cette façon qui était la sienne d'évoquer des mondes nouveaux comme par magie, à partir de rien. Mais il a refusé d'un signe de tête.

— Cette histoire-là, je serais incapable de te la raconter.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est à toi de découvrir ton histoire.

— Et comment ? ai-je demandé en fronçant les sourcils.

— Il faudra que tu sois attentif aux histoires que tu rencontres au cours de ta vie. Quand tu rencontreras la tienne, tu ressentiras quelque chose de très profond et tu sauras la reconnaître. Ce sera comme si tu retrouvais un ami perdu de vue depuis longtemps. Tu seras touché ici, a-t-il dit en posant encore une fois la main sur son cœur. Et quand tu l'auras trouvée, elle te guidera pendant le reste de ta vie. Tu la garderas toujours avec toi.

J'ai soupiré. Il parlait par énigmes.

J'avais oublié cette conversation sur le toit jusqu'au soir où j'ai quitté la Syrie, il y a deux ans. Au moment des adieux, mon père m'a serré dans ses bras.

— Ce voyage que tu vas entreprendre, mon fils, est une belle opportunité, a-t-il affirmé, les yeux brillants de larmes. C'est la chance de découvrir ton histoire.

Je l'ai regardé sans comprendre, trop terrifié à l'idée de ce qui allait m'arriver pour saisir le sens de ses paroles.

— Sois très attentif aux gens que tu rencontres. Écoute leurs histoires. Veille à saisir celle qui te touchera au cœur.

La main qu'il a posée sur ma poitrine tremblait.

Depuis deux ans, je m'accroche à la quête de mon histoire comme si c'était une planche de survie. Chaque étape du voyage depuis la Syrie a été un peu facilitée par la pensée que, peut-être, j'allais y trouver mon histoire. Pendant la longue marche à travers le désert brûlant. À moitié gelé dans les eaux glacées, la nuit où le bateau a fait naufrage. En Grèce, dans le camp entouré d'oliviers au feuillage argenté. Pendant les interminables périple en bus et en train. Dans la jungle de Calais. À chaque étape, je me suis efforcé de ne pas penser à la peur qui me rongait en me concentrant sur la recherche de mon histoire. Mais j'ai été déçu chaque fois. Ce n'est pas que les histoires aient manqué. J'en ai trouvé des centaines chez les autres réfugiés, mes compagnons de route. Des histoires de souffrance et de triomphe et d'espoir et de désastre. Mais aucune ne m'a donné l'impression d'avoir trouvé l'histoire qui allait me guider toute ma vie. Aucune ne s'est frayé un chemin jusqu'à mon cœur pour me dire : « C'est moi. »

Et me voilà devant un haut immeuble de briques rouges, le lycée d'une ville anglaise, Lewes. Je suis arrivé à plus de trois mille kilomètres de chez moi, de chez mes parents, et je me demande encore une fois : est-ce que je vais trouver mon histoire ici ? Quand un groupe d'élèves passe en chahutant près de moi, je l'espère de toutes mes forces. Jamais je n'ai ressenti à ce point le besoin d'être guidé.

Stevie

Je prends un siège au premier rang de la salle de classe et je fais semblant de chercher quelque chose dans mon sac. Je ferais n'importe quoi pour ignorer le fait que, même si nous ne sommes rentrés que depuis quelques minutes, les autres sont déjà en train de reformer leurs groupes d'amis, en me laissant à l'écart comme d'habitude. Leurs rires, l'excitation bruyante avec laquelle ils se racontent leurs vacances et leurs soirées et leurs virées à la plage me martèlent les tempes. Je ne voudrais pas vraiment être admise dans leurs conversations, parce que je n'ai rien à dire. J'ai passé toutes les vacances chez moi à Lewes, avec ma mère pour unique compagnie et ma tournée de distribution des journaux tous les week-ends pour briser la routine. J'aimais bien avoir des amis, avant. J'en avais des tas quand nous habitions Londres. Mais les choses étaient différentes à l'époque.

Tout était différent à l'époque. Aujourd'hui, la simple idée d'avoir une amie m'épuise. Je n'ai pas l'énergie d'expliquer pourquoi je n'ai jamais un sou, ni pourquoi ma mère ne quitte pas son lit. Et je n'ai pas assez

d'imagination pour inventer des excuses pour refuser une fête d'anniversaire ou un week-end, ou simplement expliquer que je ne peux pas m'attarder pour prendre un café après les cours.

La porte de la salle de classe s'ouvre et notre directrice, Mme Potts, entre. À côté d'elle, un élève que je n'ai encore jamais vu regarde ses chaussures, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon. Ses cheveux bruns ondulés lui arrivent aux épaules et son teint est mat, à part les pommettes qui virent au rose foncé. Il est très beau, ce qui me déplaît immédiatement. D'après mon expérience, les gens très beaux ont des ego démesurés.

— Hé, regardez le nouveau ! chuchote une voix, et quelques filles pouffent de rire.

— Bonjour, mademoiselle Kepinski, dit Mme Potts à notre professeure. Voici Hafiz Ali.

Mlle Kepinski lève la tête après un bref coup d'œil sur l'écran de son ordinateur.

— Ah oui, Hafiz, bienvenue dans votre classe. J'espère que vous serez très heureux ici.

— Merci, répond Hafiz sans lever les yeux de ses pieds.

Il a un accent étranger, mais je ne sais pas d'où il vient.

Le regard de Mlle Kepinski se pose sur le siège vide à côté du mien.

— Va donc t'asseoir là-bas, Hafiz, propose-t-elle. Stevie, tu veux bien accueillir Hafiz ?

Et voilà. Je me pousse sur le côté, pour faire de la place au nouveau et à son ego. Hafiz se dirige vers moi, et quand il me jette un regard j'aperçois des yeux bleu

turquoise lumineux, qui se détachent sur sa peau dorée. Désolée, vieux, les yeux couleur mer des Caraïbes, je m'en fiche complètement, et c'est comme ça. Au moment où il s'assied, je marmonne vaguement :

— Salut.

— Salut, répond-il de même.

Il baisse la tête et ses cheveux lui cachent le visage comme un rideau épais. Moi aussi, je sais jouer à ce jeu-là. J'incline le front, et ma frange me cache les yeux.

— Bonjour, dit Mlle Kepinski en se levant. Bienvenue à tous. Avez-vous passé de bonnes vacances ?

Toute la classe opine de la tête, sauf Hafiz et moi qui ne bougeons pas.

— Et si nous commençons par briser la glace ? propose Mlle Kepinski avec un grand sourire. Nous allons nous présenter un à un et faire connaissance avec notre nouvel élève, Hafiz.

Je gémis intérieurement. Mlle Kepinski est l'une de nos rares professeures à être toujours d'humeur joyeuse. Même les jours d'inspection, alors que tous les enseignants paniquent, elle se débrouille pour garder le sourire. Aujourd'hui elle porte l'une de ses robes à fleurs habituelles ; celle-ci est imprimée de roses couleur fuchsia.

— À tour de rôle, chacun va dire son nom et citer une chose survenue cet été et pour laquelle il ou elle se sent reconnaissant, poursuit notre professeur. Je commence. Je suis Mlle Kepinski et je suis pleine de gratitude parce que cet été, mon fiancé James m'a demandée en mariage.

En rougissant, elle nous montre sa main, et le gros diamant qui étincelle sous les lumières du néon. Les filles

applaudissent, certains garçons poussent des cris d'encouragement. Je me demande combien vaut cette bague, combien de repas elle aurait pu payer.

Je pousse un soupir de soulagement quand la prof se tourne vers un élève assis du côté opposé. Après l'été que j'ai passé, à propos de quoi pourrais-je bien éprouver de la gratitude ? J'ai besoin de temps pour réfléchir. Mon cerveau est vide, aussi vide que le tableau blanc qui me fait face.

Un par un, les élèves se présentent et expliquent pour quoi ils éprouvent de la reconnaissance.

— Je m'appelle Priya et je suis reconnaissante à mes parents qui m'ont emmenée passer l'été en Floride.

Et moi je leur en veux de ne pas t'y avoir laissée, je marmonne pour moi seule.

— Je m'appelle Jo et je suis reconnaissante d'avoir pu faire du cheval cet été.

— Salut, je suis Sam, et je suis reconnaissant de ne pas avoir eu de devoirs à faire pendant six semaines.

Les rires éclatent comme prévu, suivis de cris d'approbation. Hafiz et moi nous taisons toujours. Tout le monde partage ses valeurs positives et je me creuse toujours la tête. À la fin, c'est mon tour. Mlle Kepinski me sourit. Je jette un coup d'œil vers Hafiz, qui disparaît toujours sous ses cheveux.

— Je m'appelle Stevie et je suis reconnaissante d'avoir vu le soleil se lever au-dessus des ruines du Prieuré un matin. C'était si beau. C'était...

Là, je m'arrête parce que je sais plus comment continuer.

— Quelle malade, chuchote Priya.

Priya n'est jamais à court de mots, surtout de mots méchants. Mais ça m'est égal. Quand je revois ce lever de soleil, la façon dont la lumière peignait de rose et d'or les vieux murs en ruine du Prieuré, je revis l'un des moments les plus heureux de mes vacances. Pendant ces courts instants, j'ai pu me faufiler dans un univers enchanté, un univers où les rayons du soleil faisaient disparaître la noirceur du monde, et où tout devenait possible.

— Merci, Stevie, dit Mlle Kepinski. J'aime beaucoup les ruines du Prieuré moi aussi. Ça devait être extraordinaire au lever du soleil.

En se tournant vers Hafiz, elle ajoute avec douceur :

— Veux-tu ajouter quelque chose ?

— Je m'appelle Hafiz, murmure le garçon. Et je suis reconnaissant d'être encore en vie.

HAFIZ

À peine les mots sont-ils sortis de ma bouche que j'ai envie de les ravalier, mais qu'est-ce que j'aurais pu dire d'autre ? Toute l'année, la mort m'a poursuivi comme un mauvais défenseur qui s'accrocherait à mon maillot pour m'empêcher de mettre un but. J'ai dû quitter la Syrie pour échapper aux bombes et aux balles. Mais même quand je m'éloignais de plusieurs milliers de kilomètres, la mort me poursuivait toujours. Elle était là, en passager clandestin, sur les bateaux, les trains et les bus. Elle s'invitait dans tous les camps. Elle s'incrustait même dans mes rêves. Et la vérité, c'est que je ne sais même plus si c'est de la reconnaissance que j'éprouve, d'être encore en vie, ou autre chose. Je sais que je devrais en éprouver, mais comment le pourrais-je, quand tant de gens que j'aime sont encore en danger ? Je pense à Adnan, mon ami et compagnon avec qui j'ai suivi la longue route des réfugiés, et mon cœur se serre. Je pense à ma mère et à mon père et à mon grand-père, pris au piège en Syrie, et mon cœur se serre encore plus.

— Merci, Hafiz, dit la prof, dont le sourire a fait place à une expression de tristesse. Je comprends ce que tu dois éprouver. Hafiz vient de Syrie, annonce-t-elle au reste de la classe. Hafiz, aimerais-tu... euh, aimerais-tu ajouter quelque chose sur ton pays, ou sur ton voyage jusqu'ici ?

Je refuse d'un signe de tête. Il n'y a pas si longtemps, dire que j'étais Syrien me remplissait de fierté, mais maintenant, ça me désespère. Je sens mon cœur prêt à éclater. La professeure me sourit, hoche la tête et se tourne vers quelqu'un d'autre.

Avec un soupir de soulagement, je jette un coup d'œil autour de moi. Et je me pose la question qui m'aide toujours à revenir au moment présent : est-ce ici que je trouverai mon histoire ? De tous les gens que j'ai rencontrés jusqu'ici, c'est la fille assise à côté de moi qui doit avoir l'histoire la plus intéressante, je crois. Ce n'est pas seulement à cause de son nom de garçon, ou de ses cheveux couleur d'ébène. Je l'ai remarquée à la seconde où je suis entré dans la classe, quand je l'ai vue assise toute seule, les sourcils froncés. S'il y avait eu une bulle au-dessus de sa tête, comme dans les bandes dessinées, je sais qu'on aurait pu lire : *Je voudrais être ailleurs*. Je suis content que le prof m'ait fait asseoir près d'elle. Nous partageons la même bulle, cette fille et moi. Je me redresse pour la regarder discrètement. Elle baisse la tête vers son bureau ; ses lèvres bougent comme si elle se murmurait quelque chose. Oui, c'est certain, c'est elle qui a la meilleure histoire à raconter.

Le reste de la première heure passe dans un brouillard. Quand tout le monde a partagé son motif de reconnaissance, la prof nous explique ce qui nous attend cette année. Je décroche assez vite. Même si je parle anglais très facilement, grâce à mon père et à sa passion pour la littérature britannique, ce n'est pas ma langue maternelle et je n'ai pas de mal à m'évader. Je ferme les yeux et j'essaie de me rappeler le rêve que je faisais souvent en Syrie : j'étais Ronaldo au moment de son but gagnant pour le Real Madrid au stade Santiago-Bernabéu. Je me vois courir, le ballon collé à mes pieds. Les défenseurs essaient de me l'enlever mais je les évite et les laisse derrière moi, étourdis. Je fonce vers le but. Il n'y a plus que le gardien de but entre mes rêves de gloire et moi maintenant. Je passe la jambe gauche en arrière, je suis prêt à shooter. Et soudain j'entends le fracas d'une explosion, le gardien de but disparaît dans un nuage de fumée. Je sursaute sur ma chaise, les yeux grands ouverts. Mon cœur bat comme si je venais de courir des kilomètres. Je vois Stevie qui me regarde, et je baisse la tête pour que mes cheveux me couvrent le visage. Je ne veux pas qu'elle voie ma gêne. Une sonnerie criarde résonne dans les couloirs, les autres élèves reprennent leurs sacs.

— Stevie, peux-tu rester avec Hafiz aujourd'hui, pour t'assurer qu'il ne se perd pas entre les cours et le déjeuner ? demande la prof.

Stevie acquiesce d'un signe de tête et m'offre un demi-sourire. Je me demande si ça l'ennuie d'avoir à veiller sur moi, et cette idée me rend malade. Je ne veux pas qu'on me fasse la charité. Je ne veux même pas être

là. Je veux rentrer à Lattaquié, là où je n'ai besoin de personne pour m'aider, et retrouver mes amis.

— Bon, allons-y alors, dit Stevie en se levant. Les réjouissances vont commencer.

Stevie

On dit que le sarcasme est la forme d'humour la moins élevée, mais pour moi, le sarcasme est un moyen de rester à peu près saine d'esprit. Si je n'étais pas capable de rire de ma situation, de ses aspects tragiques, je crois que mon cœur se briserait en morceaux.

— Plus elles piaillent et moins elles sont sûres d'elles, j'explique à Hafiz quand nous dépassons un groupe de filles qui ricanent dans le couloir. Sérieux, c'est une loi scientifique, genre la théorie de la relativité ou un truc de ce genre.

Hafiz me regarde sans comprendre et j'ai un instant de gêne. Est-ce qu'il me trouve idiot ? Je m'en fiche de ce qu'il pense, je ne veux pas lui plaire, me dis-je en me frayant un chemin entre les hordes de lycéens. Je m'en fiche qu'il vienne de Syrie, et qu'il soit peut-être la personne la plus intéressante que j'aie jamais rencontrée dans ce bahut. Je ne veux pas devenir son amie. Je ne veux devenir l'amie de personne. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, pour voir s'il est encore derrière moi. Il faut quand même que je veille à ce qu'il arrive

à ses cours à l'heure. Il est toujours là, son sac sur l'épaule, ses cheveux longs dans la figure. J'ai soudain envie de lui dire quelque chose mais je m'en empêche, et je poursuis ma course folle dans le couloir vers les laboratoires de sciences.

En sciences, je fais comme d'habitude : je prends une expression intéressée et je m'évade à des milliers de kilomètres de là dans ma tête – sur la scène du Carnegie Hall, si vous voulez tout savoir. Je suppose que j'ai hérité de mon père mon obsession pour la musique, mais contrairement à lui, je ne veux pas écrire sur la musique, je veux être musicienne. Chanteuse-compositrice-guitariste, pour être précise. Pendant que M. Patel fait des effets en mélangeant des produits dans une éprouvette au-dessus d'un bec Bunsen, je rêve que je suis sur scène, saluant pendant que le public hurle pour réclamer un *bis*. Je jette un coup d'œil vers Hafiz. Il ne doit pas être un passionné des sciences lui non plus. Il ne fait même pas semblant de s'intéresser aux secrets palpitants du tableau périodique des éléments ; il regarde par la fenêtre. Je vois une ombre de sourire sur ses lèvres, et je dois admettre que c'est bon de le voir. Il avait l'air tellement triste avant.

Au moment où je m'apprête à jouer un nouveau morceau à New York, la cloche sonne la pause du matin, et une pensée horrible me vient. La pause dure vingt minutes. Aucun prof pour nous assoupir avec ses histoires de composés et de métaux de transition, il n'y aura que moi et Hafiz et deux cents manières de me ridiculiser. Je me tourne vers lui.

— Alors maintenant, on a vingt minutes pour un exercice : comment ne pas crever d'ennui.

Hafiz me regarde d'un air perplexe. J'explique, en montrant les élèves qui se précipitent dehors :

— C'est la pause. Normalement je vais à la bibliothèque, mais on peut sortir si tu veux.

— Bon, d'accord.

Hafiz ramasse son sac et le passe sur son épaule.

Impeccable. Pourquoi lui ai-je proposé de sortir ? Au moins à la bibliothèque nous aurions pu nous installer devant les ordinateurs, ça nous aurait évité de chercher des sujets de conversation. Je prends mes affaires en priant pour qu'un trou m'engloutisse et me sauve de cet enfer.

— Alors, on y va.

HAFIZ

Nous restons plantés dans un coin de la cour, dans le silence le plus complet. Je regarde une mouette décrire des cercles autour de nous, comme un vautour. Je pense aux pauses dans mon lycée de Lattaquié, que nous passions à nous disputer le ballon dans la poussière, moi, Aahil, Pamir et les autres. La poussière et la chaleur suffocante me manquent. Mes amis me manquent tellement que j'ai mal. C'est drôle parce qu'avant la guerre, notre vie n'était qu'un perpétuel match d'insultes : c'était à qui trouverait les pires. Ça parlait beaucoup d'ânes... et de nos mères. Maintenant je sais que c'est seulement quand on a le luxe de vivre en paix qu'on peut se permettre de faire semblant de se détester. Je jette un regard vers Stevie. Elle regarde un groupe de filles de l'autre côté de la cour. Elle n'a pas l'air heureuse. Je comprends enfin que ce sont sans doute ses amies et qu'elle a envie de les rejoindre. Je lui montre les filles d'un geste du menton.

— Ça ne me dérange pas si tu veux aller retrouver tes amies, tu sais.

Elle se met à rire.

— Non, pas de souci, dit-elle. À moins que tu ne préfères que je te laisse ?

Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi les filles se maquillaient, mais je dois avouer que j'aime bien sa manière à elle de le faire. Ce trait noir épais sur la paupière, ça souligne le vert étincelant de ses yeux. Et ça va très bien avec ses cheveux noirs. Elle ressemble à un chat.

— Non.

La vérité, c'est que je ne veux pas qu'elle s'en aille. J'ai vu comment certains me regardent, avec des yeux pleins de curiosité glaciale. J'imagine sans peine les bulles qui s'élèveraient au-dessus de leurs têtes dans une bande dessinée : *TOI, TU N'ES PAS DES NÔTRES.*

— Non, quoi ? demande Stevie.

— Non, je ne veux pas que tu me laisses.

Ça paraît étrange de dire ça à quelqu'un que je viens juste de rencontrer. Je vois mieux un amoureux rejeté le dire... ou une mère dont le fils est sur le point de partir sur le long chemin des réfugiés.

— Bon, alors on y va pour la pause, dit Stevie d'une voix joyeuse que je ne peux m'empêcher de trouver forcée.

C'est le genre de voix que prennent les vendeuses quand elles ont vraiment envie de rentrer chez elles mais qu'elles vous souhaitent quand même une excellente journée.

Stevie me regarde.

— Alors, c'est vrai, tu viens de Syrie ?

Je réponds d'un signe de tête, en espérant qu'elle ne va pas me demander la suite, comme l'a fait la prof.

— Je suis désolée, dit-elle à voix basse.

Il n'y a plus trace de gaïté dans sa voix. Pas de questions, aucune curiosité mal placée, elle est simplement désolée pour moi. Ça me suffit. Je suis si soulagé que je sens une boule me monter dans la gorge.

— Merci.

J'entends le bruit instantanément reconnaissable d'un coup donné dans un ballon de foot, et je me retourne : une équipe de garçons est en train de jouer dans le stade qui borde la cour. J'ai des fourmis dans les jambes. Avant de quitter la Syrie, j'étais inscrit dans le club de Hutteen, l'un des meilleurs de Lattaquié. Il avait été question d'essais pour l'équipe nationale junior, mais mes parents ne voulaient pas que je fasse le voyage jusqu'à Damas, c'était beaucoup trop dangereux. Plus tard, ils ont décidé que même rester en Syrie était trop dangereux. À part quelques matchs disputés avec les plus jeunes migrants de Calais, je n'ai pas touché un ballon depuis deux ans. Deux filles s'approchent de nous. L'une d'elles, une jolie Asiatique, sourit à Stevie, mais son sourire reste figé sur sa bouche sans atteindre les yeux.

— Salut Stevie, tu t'en sors avec le nouveau ?

— Très bien, marmonne Stevie.

— On se demandait si ça t'était déjà arrivé de parler à un garçon, tu vois.

— La ferme ! répond Stevie.

Je la regarde, intrigué. J'aime bien cette Stevie-là, en colère et impatiente. Elle est parfaitement authentique ; elle ne cherche plus à se déguiser.

— Ce n'est pas très gentil, reprend la fille. Tu es censée l'accueillir et l'aider à s'acclimater.

— Ce n'est pas à lui que je parlais, c'est à toi !

La fille tourne vers moi son regard indéchiffrable.

— Alors, comme ça, tu es, genre, un demandeur d'asile ?

« Demandeur d'asile » est un terme que j'en suis venu à détester, de même que « réfugié », « migrant », ou « sans-papiers ». J'ai envie de répondre *Non, je suis un humain, comme toi*, mais je ne dis rien. La fille se tourne vers Stevie.

— C'est quoi son problème ? Il ne parle pas anglais ?

— Bien sûr que si. Tu ne l'as pas entendu tout à l'heure ?

— Alors pourquoi est-ce qu'il ne me répond pas ?

Les yeux de chat de Stevie se plissent.

— Je ne sais pas. Il est peut-être allergique aux questions idiotes.

Je jurerais que les yeux de Stevie se sont mis à étinceler. Pour la première fois depuis ce qui me donne l'impression d'être des siècles, un grand sourire me monte aux lèvres.

Stevie

Priya me regarde fixement ; sa bouche s'ouvre et se ferme comme celle d'un poisson rouge. Elle devrait vraiment penser à choisir autre chose que ce rôle de peste du lycée si elle veut un avenir dans le genre. Elle est bien trop facile à désarçonner. Je jette un coup d'œil de biais vers Hafiz. Il se marre sans bruit, mais franchement. Des fossettes apparaissent de chaque côté de sa bouche et ses yeux turquoise brillent. Du coup, il se transforme complètement ; il me donne envie de rire, moi aussi.

— Ah, maintenant je vois pourquoi Mlle Kepinski vous a mis ensemble, tous les deux, finit par répliquer Priya. Quelle paire de tarés.

— J'aime mieux être une tarée que ta copine, je rétorque.

Comme une suite d'accords de guitare me vient en tête, je fouille dans la poche de ma veste pour en sortir mon carnet et mon stylo. Priya ouvre des yeux stupéfaits.

- Non mais quoi, en plus, tu prends des notes ?
- Ouais, dis-je en refermant le carnet d'un coup sec.
- Pour quoi faire ?

— Pour un projet.

— Quel projet ?

— Un projet qui s'appelle *Cinquante nuances d'idiotie et comment les repérer*. Tu m'as beaucoup aidée, je te remercie.

Hafiz laisse échapper un bruit étrange. J'ai peur qu'il ne soit en train de s'étouffer, mais je m'aperçois qu'il a juste éclaté de rire.

Priya se pince les lèvres assez fort pour se faire mal, et s'empare du bras de son amie avant de lui faire traverser la cour au pas de course.

— Allez, viens, Gemma.

Hafiz les regarde s'éloigner, le sourire aux lèvres.

— Alors donc, je suppose que vous n'êtes pas amies ?
Je pouffe de rire.

— Quel talent d'observation !

— Merci. Tu veux venir faire un tour ? propose-t-il en ramassant son sac.

— D'accord.

Hafiz regarde les grilles fermées du lycée avec un air de regret.

— Ce n'est même pas la peine d'y penser, dis-je.

— Bon.

— On peut faire le tour du terrain, si tu veux. Et on fera semblant d'être ailleurs, ou bien on peut aussi prier pour qu'un gouffre s'ouvre sous nos pieds et nous avale tout entiers, ou un truc de ce genre...

Je me demande si je n'ai pas exagéré avec mon gouffre, et si Hafiz ne va pas s'inquiéter. Nous marchons vers le

terrain de foot. Je me creuse la tête pour trouver quelque chose à dire, un début de conversation.

— Alors, tu habites où ?

— En ce moment ?

Aussitôt je regrette d'avoir posé la question. Il vient de Syrie. C'est sans doute un réfugié. L'endroit où il vit est peut-être un sujet sensible, une chose dont il n'a pas envie de parler. Bien joué, Stevie.

— Chez mon oncle et ma tante, Lansdown Place, répond-il.

— Cool.

Lansdown Place est l'une de mes rues préférées à Lewes. J'adore la manière dont elle serpente à travers la ville, comme une rivière. J'aime beaucoup les hautes façades étroites en briques grises, les petits cafés pleins d'originalité et, naturellement, le magasin de disques. Encouragée par sa réponse, je me lance :

— Il y a combien de temps que tu es ici, en Angleterre, et à Lewes ?

— Un peu plus d'un mois.

Il regarde, de l'autre côté du terrain, un groupe de garçons qui joue au football. J'en conclus qu'il n'a pas envie que je lui pose d'autres questions.

— Ça te plaît d'être ici ? demande-t-il tout à coup, mais sans quitter les joueurs des yeux.

— Tu veux dire ici au bahut ou à Lewes ?

— Les deux.

— Non... et oui.

Il me regarde d'un air interrogateur.

— J'aime bien Lewes. Avant, j'habitais Londres. Lewes est plus agréable, plus vert. Moins pollué. Et près de la mer ! Qui ne rêve pas de vivre près de la mer ? Mais je n'aime pas ce lycée.

— Pourquoi ?

J'essaie de trouver les mots justes pour décrire à Hafiz ce que je ressens dans cet établissement. C'est difficile. Je ne veux pas dégoûter Hafiz dès le premier jour, mais je ne veux pas lui mentir non plus.

— Je ne me sens pas vraiment à mon aise parmi les autres.

— Pourquoi ?

Pourquoi me pose-t-il toutes ces questions ? Est-ce qu'il essaie de me mettre dans une situation embarrassante ? Mais l'expression de son visage est amicale. Il n'est pas en train de se moquer de moi.

— Je... euh... C'est comme ça, c'est tout.

Le soleil tape. Il fait chaud, trop chaud. Mon pull me démange, mais je ne peux pas l'enlever, à cause de mon chemisier trop étroit et des boutons qui sautent.

— Mon père me répétait toujours que c'est une bonne chose d'être différent, dit Hafiz. Il disait qu'il vaut mieux être un oiseau rare qu'un mouton commun.

Je ne peux pas m'empêcher d'être curieuse.

— Ton père ? Il est... Où est-il ?

Le visage de Hafiz s'assombrit.

— En Syrie.

Il se détourne, le regard vers les joueurs de foot.

— Tu aimes le foot ?

— Pas vraiment.

— Oh.

L'atmosphère entre nous change de nature. Les particules s'entrecroisent. J'ai trop chaud, je me sens idiot et maladroit. Je me demande si je serai un jour capable de me faire un ami, un seul. Je me répète mon axiome favori : *Tu ne veux pas d'amis*. Oui, mais maintenant j'ai rencontré Hafiz, et ce n'est plus tout à fait vrai.

Stevie

En remontant à pied la pente raide qui mène à la maison, je laisse mon esprit divaguer vers mon rêve éveillé préféré, celui qui ressemble au décor d'une de ces séries bien propres pour familles américaines. J'arrive chez moi pour trouver ma mère levée et habillée, installée dans la cuisine étincelante. Tout brille, et une assiette de petits gâteaux tout juste sortis du four m'attend sur la table. Avec du glaçage rose, et des paillettes argentées. Toute la pièce embaume le parfum des fraises à la crème. La radio passe en sourdine quelque chose de frais et de joyeux comme l'été, les Beach Boys peut-être, et les rayons du soleil dansent aux fenêtres. Je devrais chasser ce rêve de mon esprit, mais je ne peux pas. Il est trop agréable. Et réconfortant après cette première journée de cours. La mère de mon rêve me regarde et me sourit. « Comment tu vas, ma chérie ? Tu aimerais un café ? Je t'ai préparé quelque chose de spécial ! »

Je glisse ma clé dans la porte en prenant une longue inspiration. C'était peut-être une bonne chose, cette rentrée ? Ça a peut-être poussé ma mère à réagir, à se lever,

à faire quelque chose dans la maison. Des gâteaux frais sortis du four, c'est sans doute trop demander, mais si je pouvais la trouver debout et habillée, déjà... Depuis le début de l'été, elle s'est à peine levée. Au début de sa dépression, juste après la mort de papa, elle avait des bons et des mauvais jours, qui revenaient par vagues. Les bons jours me redonnaient espoir, je m'y accrochais ; mais depuis le deuxième anniversaire de notre deuil, en février, les bons jours s'espacent de plus en plus. Elle est bien allée voir des médecins, elle a pris des antidépresseurs, mais ça ne fait aucune différence. J'ouvre la porte et j'entre dans le hall sans lumière. Comparé à la chaleur qui règne à l'extérieur, l'air est glacial. La maison est complètement silencieuse.

— Hello, maman ! Je suis là ! je crie.

Pas de réponse. Elle est peut-être sortie. Un espoir me prend. Serait-elle allée faire des courses ? Mon appétit, qui avait disparu pendant la journée à cause du stress, revient décuplé. Je vais à la cuisine et j'ouvre les placards. Ils sont vides. À part le pain, il n'y a rien. Je pose une main sur la bouilloire pour voir si ma mère a pensé à se faire un thé récemment. Elle est froide. J'enlève ma veste, ma cravate et je monte l'escalier. Pas de réponse quand je frappe à sa porte. En l'ouvrant, j'espère encore voir le lit vide, mais non. Ma mère est dans la position dans laquelle elle était ce matin ; un tas inerte au milieu des draps, et une touffe de cheveux emmêlés répandus sur l'oreiller. La déception me fait mal au cœur. La colère, aussi, contre moi-même, pour avoir bêtement rêvé que les choses pouvaient être différentes.